

L'ŒIL AUX AFFAIRES



Paul.—Comment, Baptiste, tu es mon plus vieil ami et tu ne me présente seulement pas à ta sœur ?

Baptiste.—A quoi cela servirait-il ? Je t'aime beaucoup, Paul, mais tu n'es vraiment pas d'âge à épouser une jeune fille.

CHASSE AU LION

Blaguamort est mon ami, c'est vrai, mais l'amitié ne m'aveugle pas au point d'approuver l'affreuse plaisanterie dont il a rendu victime Blaguengrand, un autre ami commun, grand chasseur devant l'Éternel, et qui, paraît-il, — il le dit, du moins, — a chassé le fauve un peu sous toutes les latitudes : bisons dans l'Amérique, éléphants et lions en Afrique, l'ours blanc au Groenland, l'aurochs même, assure-t-il, quand il est un peu lancé sur la pente cynégétique.

Hors cet animal de Blaguamort était invité à faire l'ouverture de la chasse en Poitou, chez le petit vicomte de la Purée-Crécy. Il arrive un des premiers chez le chatelain et y admire une superbe peau de lion.

—Tiens, dit-il, d'où as-tu tiré cette fourrure-là ?

—D'Abyssinie, c'est un de mes amis qui me l'a rapportée.

—Prêtes la moi un jour, veux-tu ?

—Qu'est-ce que tu en veux faire ?

—M'amuser un brin, donc, et toi aussi.

—Comment cela ?

—Bien simple : tu me prête, avec la peau, un de ces chevalets de selle-rio qui ne peut manquer de figurer ici.

—Parfaitement, et ?...

—Et là... dans ce petit bois... je l'arrange et... je ne te dis que ça. Tu attends quelques invités pour la chasse d'après demain ?

—Oui ! Jolimot, Quadépoux, Marius Lafistule, de Pigelevant, Beaumelon, Blaguengrand, etc.

—Bravo !

Le lendemain, en effet, l'omnibus du château déposait en bas du poron toute la cohorte des fervents de saint Hubert, Blaguengrand en tête qui, à peine débarqué, demandait déjà à la Purée Crécy :

—Tu as des lapins au moins dans ta bicoque ?

—Des lapins ! répondis-je, en m'interposant. Comment donc, et des lièvres, et des perdrix, et des faisans, toute la lyre.

On se met à table et voilà ce pauvre Blaguengrand qui, se précipitant tête baissée là où on désirait amener la conversation c'est à dire sur les animaux féroces.

—Ah, les lapins, les faisans, charmant, charmant ; mais parlez moi du tigre, voilà un gibier qu'un chasseur vraiment digne de ce nom aime à trouver au bout de sa carabine. Ainsi, en 1893, j'étais aux Indes, chez un mien ami, major dans l'armée Anglaise, en trois semaines j'en ai abattu vingt-et-un et... (la suite se devine.)

—Mais le lion ? fit Lafistule qui prétend avoir tué, le dernier, dans la province de Constantine, il y a trois ans.

—Le lion ! fit dédaigneusement Blaguengrand... il n'y a plus de lions et c'est fort heureux ; piètre gibier, messieurs, quand comme moi on en a tué onze en...

—Comment, il n'y a plus de lions ? fis-je en interrompant l'histoire dont le célèbre tireur de fauves allait nous régaler... plus de lions ? mais il y en a un ici même, dans le bois de la Purée dont, de cette fenêtre, vous pouvez voir la lisière.

—Ici ! s'écria le chœur incrédule.

—Parfaitement, un qui s'est justement échappé de la ménagerie, il y a huit jours, à la foire de Poitiers.

—Blagueur, va ! laissa tomber royalement Blaguengrand, et l'on parla d'autre chose.

Le lendemain matin étant l'ouverture, tout le monde s'en va pour le tir aux lapins et pénètre dans le bois. Tout à coup un cri horrible, comme celui d'un homme qu'on égorge, et nous voyons arriver, pâle, défait, sans casquette ni fusil, cet infortuné Blaguengrand qui, s'arrêtant au milieu de nous, ne peut que jeter ces mots :

—Au lion !!! messieurs !!! au lion !!!

KADIO.

SIMPLICITÉ

Le duc Maximilien passait pour le plus habile zithariste de la Bavière.

Un jour, il prit son instrument et alla se promener seul dans la campagne. Il s'arrêta dans un endroit pittoresque, s'assit sous un rocher au-dessus d'un fourré d'arbres épais, et, comme un pâtre de Virgile ou de Théocrite, se mit à moduler des sons harmonieux.

Des paysans, attirés par le son de la guitare, arrivent sur la pointe du pied, s'approchent et entourent le virtuose.

—Tu vas venir avec nous, lui disent-ils ; l'auberge n'est pas loin ; nous te payerons la bière.

Le prince répond :

—Vous le voulez ? Eh bien ! soit, partons.

On arrive à l'auberge ; les paysans s'asseyent autour de la table, et, pendant qu'on leur verse une bière mousseuse, ils invitent le musicien à jouer un petit air.

Le musicien s'y prête de bonne grâce et semble disposé à tout pour gagner son verre de bière. Il joue pendant un bon quart d'heure ; alors un peu hors d'haleine :

—Je suis obligé, dit-il, de m'en aller : on m'attend à Munich avant dîner.

—Voyons, voyons, reprennent les villageois, encore un air, un seul : la valse du duc Maximilien, et nous te tenons quitte.

En ce moment l'aubergiste paraît, voit le prince et le reconnaît ; un signe muet arrête la parole sur ses lèvres.

—Si tu nous joues la valse du duc Maximilien, reprend un des plus ardents mélomanes, nous te donnerons vingt sous.

—Vingt sous ! bien sûr ?

—Tiens ! les voilà sur la table.

Le prince joue la valse, prend les vingt sous, salue et se retire.

—Ah ça ? maîtres, dit l'aubergiste à ses hôtes, savez-vous qui vous venez de régaler ici ?

—Non, ma foi ; mais il est habile musicien. Qui est-ce donc ?

—C'est le duc Maximilien lui-même.

Aussitôt ces braves gens se précipitent hors de l'hôtellerie, et ayant rattrapé le prince, tombent à ses genoux et lui présentent humblement leurs excuses.

—Que parlez-vous d'excuses ? Des excuses ? Des excuses ? leur répond le duc, vous m'avez fait plus de plaisir que je ne vous en ai fait moi-même. Quant à vous rendre les vingt sous, n'y songez pas. C'est le premier argent que j'aie gagné de ma vie, j'y tiens, et, pour vous le prouver, je reviendrai dimanche prochain ; je vous jouerai encore quelques airs, et nous trinquerons ensemble.

CONSOLATION

La maman.—Qu'as-tu fait encore, Jules, tu t'es battu sans doute ?

Jules.—Oui, maman.

La maman.—Et vois un peu tes habits dans l'état où ils sont. Crois-tu que je vais t'acheter un habillement neuf à chaque fois que tu te battras ?

Jules.—Oh, maman, ce n'est rien que ça. Si tu voyais le petit Paul, sa maman va être obligée d'acheter un garçon neuf, pour sur.

Comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes passions, les occasions qui produisent les grands changements sont différentes, mais les causes sont toujours les mêmes.—MONTESQUIEU.

DEVINETTE



—Oui, lieutenant, de mon temps les musées étaient bien plus intéressants qu'aujourd'hui.

—A qui parle donc ce monsieur ?